

DL sur DL

Une discussion avec Dennis Lim autour de David Lynch

Bruno Dequen

Number 184, October–November 2017

David Lynch – Au carrefour des mondes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/87068ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dequen, B. (2017). DL sur DL : une discussion avec Dennis Lim autour de David Lynch. *24 images*, (184), 11–14.

DL SUR DL

UNE DISCUSSION AVEC DENNIS LIM AUTOUR DE DAVID LYNCH

propos recueillis et traduits de l'anglais par **Bruno Dequen**

Directeur de la programmation de la Film Society of Lincoln Center, Dennis Lim est l'auteur de *David Lynch - The Man From Another Place*. Publié en 2016, cet ouvrage indispensable, présenté comme une biographie de la vie créative du cinéaste, se concluait sur l'annonce de la nouvelle saison de *Twin Peaks*. À la suite de la diffusion de *Twin Peaks: The Return*, un retour s'imposait auprès d'un des grands spécialistes de Lynch.



En tant que critique et programmeur, vous avez soutenu le travail de nombreux cinéastes. Pourquoi avoir choisi David Lynch, un réalisateur très connu et abondamment analysé, comme sujet de votre premier livre ?

Pour le dire simplement, je voulais évoquer en quoi le fait de regarder les films de Lynch pouvait être une expérience très singulière, tout en questionnant les raisons de leur résonance. Lynch est un sujet inépuisable. J'ai vécu auprès de ses films pendant des années, je les ai revus un nombre incalculable de fois et j'ai beaucoup lu sur le sujet. Malgré tout, ses meilleures œuvres n'ont rien perdu de leur puissance et de leur mystère pour moi. Je suis partiellement d'accord avec Lynch, qui s'oppose

ouvertement à toute forme d'interprétation. Parfois, il est effectivement possible de totalement épuiser ou de réduire à néant l'impact d'une œuvre à force d'analyse. Mais ce n'est jamais le cas pour Lynch. Il est impossible d'expliquer définitivement le pouvoir de ses films.

Il y a effectivement beaucoup de littérature critique autour de Lynch. Bien qu'il y ait d'excellents textes dans le lot, je trouvais néanmoins que de nombreux articles de presse étaient trop vagues, trop heureux de simplement reproduire le cliché de « Lynch le bizarre ». À l'inverse, dans le domaine universitaire, il y avait une tendance à écrire sur d'infimes détails, en privilégiant des angles d'analyse hyperspécifiques. De mon côté, je désirais



Blue Velvet (1986)

plutôt aborder le contexte au sein duquel l'œuvre de Lynch existe. Je voulais ainsi évoquer le conteur, l'artiste visuel, le surréaliste, le postmoderniste, le pur produit de l'Amérique du XX^e siècle, le passionné de méditation transcendante, etc. Évidemment, tout ce travail provient au départ du fait que je considère qu'il est le cinéaste américain le plus important en activité. Et j'en suis encore plus convaincu depuis *Twin Peaks: The Return*.

Au début de votre livre, vous mentionnez qu'il est toujours aussi difficile de définir clairement le terme «lynchien» et ce, malgré la véritable industrie d'analyses que son œuvre a engendrée. Vous le pensez toujours ?

D'une certaine manière, le livre tout entier est une tentative d'articuler ce qu'est «le lynchien». Il s'agit davantage de l'anatomie d'une sensibilité que d'une biographie classique. Je pense que la popularité de cet adjectif est liée à son côté pratique, puisqu'il permet d'évoquer des sensations vagues et inexplicables comme l'étrangeté, ou des sentiments aussi profonds qu'indescriptibles que la terreur et l'angoisse.

Bien qu'il soit vrai que de nombreux usages de l'adjectif «lynchien» soient associés à de vagues sensations, un auteur que vous citez plusieurs fois dans votre livre a tenté d'en proposer des définitions plus intéressantes. Je fais référence ici à David Foster Wallace, qui a décrit, entre autres, la sensibilité lynchienne comme «une forme très particulière d'ironie au sein de laquelle le macabre et l'ordinaire se fondent l'un dans l'autre, révélant ainsi le confinement perpétuel du premier dans le second.» Êtes-vous d'accord avec ces propos? Ajouteriez-vous quelque chose ?

J'aime la précision de la définition de Wallace. Il parvient certainement à décrire avec justesse un élément de la sensibilité lynchienne. Selon moi, ce qui est encore plus pertinent demeure le fait que Lynch a une façon bien particulière de combiner l'ironie et la sincérité sans que l'une n'annule nécessairement l'autre. Il est possible que je sois encore un peu trop hanté par

la finale de *The Return*, mais il me semble que la sensibilité lynchienne est avant tout liée à une terreur émotionnelle et existentielle.

Pour revenir à votre première réponse, en quoi considérez-vous Lynch comme un «produit de l'Amérique du XX^e siècle»? J'aimerais en particulier connaître votre perception de la vision politique de Lynch, qui a toujours été ambiguë. D'ailleurs, votre chapitre consacré à *Blue Velvet* n'hésite pas à confronter ce sujet.

Lynch est né et a grandi dans une petite ville américaine des années 1950-60. Quand vous l'écoutez parler de son enfance, il est clair qu'il idéalise cette période. Il perçoit ainsi les années Eisenhower comme une époque d'émerveillement et d'innocence, et *Blue Velvet* en est peut-être l'expression la plus évidente (l'épisode 8 de *The Return* peut également être aisément interprété comme la vision d'un péché originel fantasmé par un enfant de la Guerre Froide). D'un point de vue strictement politique, il semble avant tout libertarien, et il a supporté à la fois Reagan et Bush.

Cette fascination pour les années Eisenhower m'amène à vous demander comment vous compareriez Lynch à ses contemporains. Comme vous l'avez déjà mentionné, il est né la même année que Steven Spielberg. Bien entendu, sa relation singulière avec Hollywood le distingue des autres cinéastes de sa génération. Toutefois, lorsqu'on regarde les saisons originales de *Twin Peaks*, on ne peut s'empêcher de voir des similitudes entre les visions de Lynch et Spielberg sur la petite ville américaine: les communautés unies, la nature environnante, etc. Lynch serait-il la version folle et subconsciente des cauchemars familiaux de Spielberg ?

Je suis tout à fait d'accord avec cette affirmation ! Ce sont deux baby-boomers qui travaillent en partie sur une iconographie à la Norman Rockwell. Au-delà de son tempérament, je pense que Lynch se distingue également par son arrivée au cinéma

via un parcours oblique, lui qui vient d'une école d'art et n'a jamais véritablement été cinéophile.

Cette influence de la « vie artistique [art life] », comme il aime le dire, le distingue effectivement des autres, et en fait un cas d'étude intéressant par rapport au cinéma narratif. Vous qualifiez d'ailleurs *Blue Velvet* d'œuvre davantage mémorable pour ses éléments non-narratifs. Est-ce que vous diriez que Lynch est passionnant malgré son attachement au récit, aussi surréaliste puisse-t-il être ?

La question de la narration vs. l'abstraction est très pertinente dans son cas. Dans un certain sens, il semble plus intéressé par l'ambiance que l'histoire. Je ne pense pas qu'il soit un conteur-né, et il serait peut-être plus juste de considérer ses récits comme des environnements. Il qualifie d'ailleurs souvent la mise en scène de « création d'univers ». Ceci dit, il est également intéressé par le fonctionnement des récits à un niveau métaphysique, ce qui le rapproche en quelque sorte d'un Jacques Rivette. De ce point de vue, les deux générations de *Twin Peaks* sont des expérimentations excentriques de narration sérielle qui tentent de développer de façon singulière une histoire et une mythologie. Et *Inland Empire* est, à la base, une réflexion sur la façon dont les histoires prennent vie.

Comme vous avez terminé votre livre au moment de l'annonce d'une nouvelle saison de *Twin Peaks*, j'aimerais connaître vos impressions sur cette œuvre. A-t-elle correspondu à vos attentes ? Vous a-t-elle surpris ?

J'ai adoré la nouvelle saison et je suis vraiment reconnaissant qu'elle existe. C'est tout de même si improbable que Lynch ait pu faire ce qui est finalement un film de 18 heures à ce stade-ci de sa carrière. *The Return* rassemble tant de ses préoccupations que j'ai le sentiment d'avoir assisté à un point culminant et à une synthèse, comme une sorte d'autorétrospective ou d'autoportrait. Ce qu'il a réussi à accomplir au niveau de la durée et de la temporalité est totalement radical. J'aime également le fait que cette relance de l'univers de *Twin Peaks* soit totalement dénuée de nostalgie au profit d'une véritable réflexion sur la signification même d'un retour vers le passé.

Comment définiriez-vous cette impression de point culminant ? Pour beaucoup, *Inland Empire* semblait déjà être un geste ultime.

The Return comporte davantage de thèmes, de modes de représentation et de préoccupations typiquement lynchiennes : du proto-surréalisme à la Méliès de ses premiers courts métrages à la violence et à la plasticité de ses tableaux et dessins, en passant par la structure fondée sur les doubles et les univers parallèles de ses films plus récents. La série fonctionne également comme une véritable réunion de tous ses acteurs fétiches (Kyle MacLachlan, Laura Dern, Naomi Watts, Grace Zabriskie, etc.).

C'est vrai. D'ailleurs, même si un grand nombre de ses films ont incorporé de forts éléments autobiographiques (déjà apparents dans ses premiers courts et, bien évidemment, dans *Eraserhead*), il semble que *The Return* ne puisse être pleinement apprécié qu'avec une certaine connaissance extra-textuelle. Les appels téléphoniques de la femme à la bûche, la douce chanson d'Harry Dean Stanton, et même la scène d'amour entre Kyle MacLachlan et Laura Dern existent pour des raisons qui dépassent largement le strict cadre narratif.

Tout à fait. Je trouve également la scène dans laquelle Lynch, MacLachlan et Dern se disent au revoir, incroyablement touchante. Lynch a 71 ans. Bien que j'espère qu'il ne s'agisse pas de sa dernière œuvre, je pense qu'il serait très optimiste d'imaginer qu'il puisse réaliser à nouveau un projet d'une telle ampleur. Il s'agit vraiment d'une œuvre de « style tardif », pour reprendre l'expression d'Adorno et Saïd, qui confronte



Twin Peaks: The return



Inland Empire (2006)

semble défier toute catégorisation. Même quand il fait preuve de « mauvais goût », sa maîtrise évidente de son matériel fait en sorte qu'il est impossible de critiquer ses choix de façon simple.

On peut dire ça, oui. Je pense que ça revient à ce que j'essayais de dire par rapport à l'impossibilité de déterminer simplement ce qu'est le *lynchien*, une sensibilité qui est pourtant facile à reconnaître. Il n'est jamais aisé de savoir ce que cherche à faire Lynch. C'est dû au fait qu'il est attiré par des éléments opposés (bien/mal, ironie/sincérité, réalité/fantaisie), qu'il a tendance à la fois à combiner et à mettre en opposition de façon imprévisible.

la mortalité avec un regard calme et clair. J'aime penser que l'une des raisons pour lesquelles cette saison prend tellement son temps est que Lynch dit au revoir (avec nous) à tous ses collaborateurs, dont certains sont d'ailleurs décédés peu de temps après avoir tourné leurs scènes.

The Return ressemble effectivement à un adieu solennel à de nombreux égards. Pourtant, il s'agit également d'un des films les plus drôles de Lynch... Il repousse les limites de son « humour lent » et met en valeur sa passion pour les interprétations (in)volontairement maladroites. Le meilleur exemple étant peut-être la chanteuse Chrysta Bell dans le rôle de Tammy Preston, l'agente du FBI. Je me demande encore si ses impossibles expressions faciales relèvent du génie slapstick ou de l'incompétence absolue.

C'est une très bonne expression, cet « humour lent ». La durée est effectivement source de comédie dans *The Return*. Il allonge les scènes et les maintient jusqu'au point où elles deviennent drôles, troublantes, inquiétantes, ou tout cela à la fois. J'aime vraiment la tolérance de Lynch envers les performances de ses acteurs. Son univers est composé de tons radicalement différents, qui se reflètent dans le jeu (et les capacités!) très disparates de ses interprètes. Certains, comme MacLachlan, Dern et Watts sont d'une intelligence et d'une précision redoutables, mais Lynch aime également travailler avec des acteurs moins doués et plus figés. Ils finissent tous par contribuer au sentiment unique d'étrangeté qui est la marque lynchienne.

Considérez-vous que cette étrangeté est la principale raison de votre fascination envers Lynch? Contrairement à de nombreux cinéastes auteurs acclamés qui, pour la plupart, ont tendance à déployer un ton très cohérent, Lynch

L'un des objectifs de votre livre était de considérer Lynch sous toutes ses formes (films, art visuel, méditation transcendante, etc.). Au-delà de l'aspect parfois controversé de sa passion pour la méditation, pourquoi pensez-vous qu'il était important de prendre en compte cet élément de sa vie? Pensez-vous que ça a un impact majeur sur la vision du monde que présentent ses films?

Toutes les biographies d'artistes se posent la question de la relation entre la vie et l'œuvre. Je me suis intéressé principalement à des éléments de sa vie qui me semblaient en lien avec son travail, et il aurait été impossible d'ignorer la méditation qu'il pratique depuis de nombreuses années (il a commencé avant *Eraserhead*). L'intérêt qu'il porte aux mondes et aux êtres parallèles peut certainement être associé à des concepts spirituels et à un certain mysticisme oriental. De même, le mantra pratiqué en méditation semble correspondre à sa préoccupation pour les répétitions de mots, les phrases énigmatiques et l'utilisation du langage comme pur son. D'ailleurs, *The Return* introduit même l'idée de « tulpa¹ », qui provient d'une branche du bouddhisme tibétain.

Maintenant que *The Return* est terminé, où aimeriez-vous ou pensez-vous voir Lynch aller à l'avenir?

J'aimerais qu'il fasse un autre long métrage, mais je n'y crois pas trop. Je sais que beaucoup de gens discutent déjà de la possibilité d'une autre saison, mais la finale est vraiment parfaite pour moi (mais je pensais déjà qu'elle l'était dans la série originale). Peut-être devrions-nous être moins cupides. Il vient de nous offrir un film de 18 heures! Je me dis qu'on en demande parfois trop à nos artistes. 24

1. Le « tulpa » est une entité spirituelle qui, lorsqu'elle est invoquée, peut se manifester dans le monde physique.